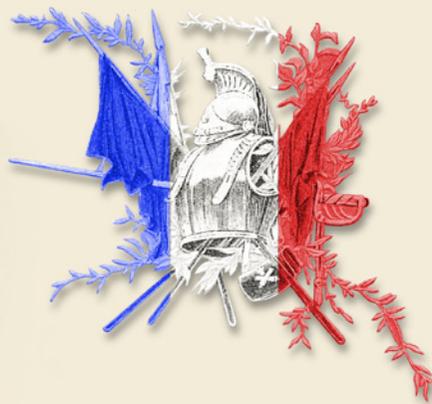


Denfert-Rochereau

Un militaire
républicain
oublié
de
l'histoire



Exposition

du 7 septembre au 18 décembre 2009

École Polytechnique

Couloir du Métro



Denfert-Rochereau *un militaire républicain oublié de l'histoire*

Dans son préambule, le volume publié en 1932 par la société des Amis de l'École Polytechnique stipule que l'École est née de deux nécessités. D'une part « se procurer en grand nombre des ingénieurs qualifiés », et d'autre part « maintenir en France la haute culture mathématique ».

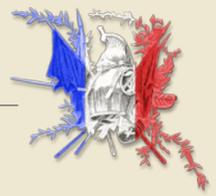
En vérité, il me semble que mon aïeul Aristide Denfert-Rochereau s'inscrivait parfaitement dans un tel cadre. D'ailleurs, le général Cosson de Villenoisy, dans la biographie qu'il écrit sur le colonel Denfert-Rochereau pour le livre du centenaire de l'École, n'hésite pas à préciser : « mon digne et excellent ami me paraît représenter, plus qu'aucune autre personne, ce qu'il est convenu d'appeler l'esprit de l'École Polytechnique : ardeur au travail, dévouement absolu à la Patrie, désintéressement poussé jusqu'à l'abnégation, confiance excessive dans la vertu des Mathématiques et des formules abstraites ». De fait, mon aïeul semble avoir été très heureux à l'École, malgré les soubresauts qui l'agitent en 1843. Il en sort en 1844 dans l'arme du Génie, ce qui lui convient parfaitement.

Protestant et républicain ardent, Aristide Denfert-Rochereau prône toute sa vie la tolérance et la justice sociale. Ces sentiments se développent à l'École Polytechnique où bon nombre d'élèves les partagent ouvertement. Dès sa sortie de l'École, mon aïeul n'hésite pas à affirmer ses sympathies à l'égard du régime républicain, allant même jusqu'à adhérer ouvertement, sous le second empire, à la doctrine sociale des fouriéristes. Ce qui lui vaut des rapports sévères de la part de la police militaire. Travailleur acharné, il est très bien noté par ses supérieurs, mais ses positions politiques ralentissent son avancement.

À l'aboutissement de sa carrière militaire, Denfert-Rochereau se retrouve à Belfort, dont il est nommé Commandant Supérieur par Léon Gambetta en Octobre 1870. Il trouve là la position dont il avait toujours rêvé et qui lui permet de mettre en pratique ses convictions, bien que celles-ci ne correspondent pas toujours aux règlements militaires en vigueur. Car s'il annonce d'emblée qu'il sera inflexible en matière de discipline, il n'hésite pas à confier les principales responsabilités aux officiers qu'il juge les plus capables, parfois au mépris des grades et des anciennetés, ce qui lui sera vivement reproché par la suite.

La place de Belfort tient bon face à un ennemi nettement supérieur en nombre. L'accord d'armistice exclut Belfort qui continue à se battre. Le Colonel n'accepte de rendre la place que lorsqu'il en reçoit l'ordre expresse du gouvernement français. Cette victoire connaît un immense retentissement dans l'ensemble de la France, et vaut à Belfort de rester français.

Georges Clemenceau, jeune député, écrit à propos du Colonel qu'il croise, quelques années après le Siège, à l'Assemblée Nationale : « il a fallu pour sauver Belfort quand tous les généraux s'effondraient, quand les maréchaux capitulaient en tas, une dépense d'énergie peu commune : ce fut un



commandant qui ne voulut pas se rendre. Ce qu'avait fait Denfert, il l'avait fait par le sentiment du devoir, et par l'énergie, et par la volonté. »

Mais l'État-major ne pardonne pas au Colonel ses méthodes et ses convictions. Denfert-Rochereau attend vainement les étoiles de général, et refuse catégoriquement de suivre les recommandations de ses proches et de ses amis politiques qui le pressent d'intervenir. D'après les souvenirs laissés par son fils (X 1872), il est persuadé que ses mérites seront reconnus tôt ou tard. Ils ne le furent jamais de son vivant.

À l'issue du Siège de Belfort, Denfert-Rochereau refuse les propositions qui lui sont faites par l'État-Major, car il les juge indignes, et c'est bien malgré lui qu'il embrasse la carrière politique. Élu spontanément à la Chambre par quatre départements, il choisit la Charente-Maritime qui l'a vu naître. Il est alors mis en disponibilité par suppression d'emploi, « au mépris des droits qu'aux termes des règlements militaires la belle défense de Belfort lui donnait à une récompense nationale », précise son fils.

Pourquoi un tel désaveu de la part à la fois de l'État-Major et de la classe politique ? Toujours d'après le fils du colonel, la chose n'a pas pu être vraiment éclaircie. Un autre Polytechnicien Officier du Génie, le Général Faidherbe, commandant l'Armée du Nord en 1870, connu des succès importants qui ne furent jamais récompensés.

Ce ne sera qu'en 1920, à l'occasion du 50^e anniversaire de la III^{ème} République, que la mémoire du Colonel sera honorée et qu'il rentrera dans l'Histoire. Dans le cadre d'une grandiose célébration, son nom sera donné à une place et à une avenue de Paris, et sera mentionné sur la plaque apposée à l'entrée de la crypte du Panthéon en mémoire de cinq officiers généraux (dont le général Faidherbe) et supérieurs qui se sont distingués pendant la guerre de 1870-1871.

Il m'est particulièrement agréable de pouvoir, à l'occasion de cette exposition, retracer les grandes lignes de la forte et attachante personnalité de mon aïeul. Nul doute qu'il ne soit à cet égard énormément redevable aux deux années qu'il a passées à l'École Polytechnique.

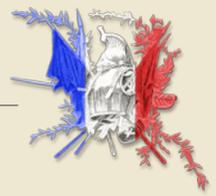
Qu'il me soit permis d'ajouter à quel point ma famille et moi sommes reconnaissants envers l'École Polytechnique pour avoir organisé cette passionnante manifestation. Je tiens particulièrement à exprimer mes remerciements au Général de Division Xavier Michel, Directeur Général de l'École Polytechnique.

*Jean-Paul Denfert-Rochereau
Arrière petit-fils du colonel Denfert-Rochereau
Juin 2009*



Denfert-Rochereau *un militaire républicain oublié de l'histoire*





Une formation d'excellence

Fils de percepteur, il fait ses études secondaires à Saint-Maixent, Toulouse, Poitiers puis Paris (Lycée Louis le Grand). Il réussit le concours d'entrée à Polytechnique en 1842, après un premier échec.

Malgré la discipline militaire l'École connaît l'effervescence des différentes doctrines politiques qui marquent la succession rapide des différents régimes politiques : 1er Empire, Restauration, Monarchie de Juillet. Denfert-Rochereau fait partie le 16 août 1844 des 200 élèves licenciés par le roi Louis-Philippe pour leur opposition au gouvernement. Malgré ses opinions politiques, il est réintégré dans l'École.

Classé seulement cinquante-sixième sur cent trente-sept aux examens de sortie, il doit opter pour une carrière militaire et il entre à l'École d'application de l'artillerie et du génie à Metz.



Élève puis professeur à l'École de l'artillerie et du génie de Metz

Denfert-Rochereau sait très tôt qu'il ne pourra intégrer les Ponts-et-Chaussées et envisage son avenir d'ingénieur dans le Génie militaire. En 1844 à l'École polytechnique, cette carrière représente pour lui le moyen d'accomplir sa vocation : mettre les sciences et les techniques modernes, au profit d'une « révolution sociale ».

Il juge la discipline militaire de l'École de Metz excessive. Mais il apprécie la fréquentation de la Bibliothèque pendant son temps libre. Il y lit les journaux d'actualité et se documente sur les théories économiques. Les cours lui apprennent le métier des armes, les techniques d'attaque et de défense des places fortes, de construction des



Denfert-Rochereau *un militaire républicain oublié de l'histoire*

routes, ponts, casernes, fours et puits.

Il sort premier de l'École de Metz et dix ans plus tard il y revient en tant que professeur de fortifications en 1855. Ce poste, qui exige beaucoup de travail, lui permet néanmoins de publier un mémoire sur la construction des voûtes, et d'étudier toutes les questions relatives à l'Algérie, où il finira par être affecté en 1860.



Un militaire républicain

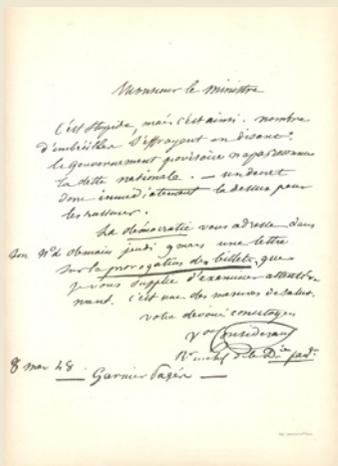
Issu d'une famille protestante de la moyenne bourgeoisie, il manifestera toujours une opposition farouche à toute forme de régime totalitaire.

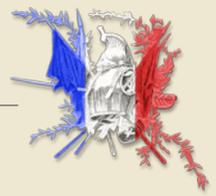
C'est un étudiant imprégné de l'idéal saint-simonien : foi dans le progrès et envie de justice sociale. L'École polytechnique est un foyer ardent du saint-simonisme : pas moins de 130 anciens élèves de l'École polytechnique sont adeptes de la doctrine en 1830.

Pour eux le projet saint-simonien est séduisant : remplacer la souveraineté issue de l'hérédité par le pouvoir de l'intelligence et du mérite, transformer la société en adaptant l'État aux nécessités de l'industrie.

En 1846, affecté à Montpellier, il découvrira aussi les théories phalanstériennes et la pensée socialiste de Charles Fourier qui développe son disciple Victor Considérant.

Enthousiasmé par la Révolution de 1848, Denfert-Rochereau approuve l'action des socialistes du gouvernement provisoire.





De 1850 à 1854 il sert le second Empire à Toulon, Calvi, Napoléon-Vendée et Arras. Il est partagé entre son regret des libertés étouffées et son soutien de la politique étrangère de Napoléon III.

De Rome à Sébastopol

La révolution de 1848 l'a surpris mais constitue pour lui l'occasion rêvée de participer au « printemps des peuples ». Dans l'armée des Alpes, il espère entrer en campagne contre les Autrichiens, mais son attente est déçue : il doit suivre le corps expéditionnaire d'Italie qui entreprend le siège de Rome, obligé de combattre la République au profit du pape.

En 1855, il part pour la Crimée. Devant Sébastopol, horrifié par le commandement qu'il juge incompetent, il en vient à douter de sa carrière militaire. Blessé lors de la première attaque de la tour de Malakoff et rapatrié en France, il est affecté à l'École d'application de Metz.



En 1860, il part pour l'Algérie. Il y construit casernes, ponts et barrages, accomplissant son rêve de faire œuvre utile au profit de la civilisation, bien qu'il doute rapidement de l'efficacité de la colonisation en Algérie.

Le siège de Belfort en 1870

De retour en France en 1864, Denfert-Rochereau est affecté sur sa demande à Belfort, à proximité de sa belle-famille. Chef du génie, il entreprend d'améliorer les défenses de la place,



Denfert-Rochereau *un militaire républicain oublié de l'histoire*

fortifiée par Vauban, et réorganisée par Haxo. Au début de la guerre de 1870, la place de Belfort est successivement commandée par deux généraux. Elle n'a pas encore été investie lorsque le 18 octobre Gambetta – ministre de la Guerre et de l'Intérieur du gouvernement de la Défense nationale de la République - nomme Denfert-Rochereau gouverneur de Belfort et colonel à titre temporaire.

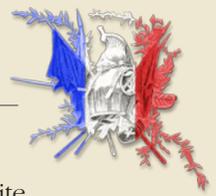
Plus de 17 000 hommes y stationnent pour en assurer la défense. 3 500 seulement appartiennent à l'armée active. La plupart des hommes sont mal équipés et manquent d'instruction militaire, face aux prussiens : 25 000 au début du siège, leur effectif passe progressivement à

60 000 à la fin du siège. Avec la collaboration de ses officiers, dont il a fait de véritables conseillers, et avec le soutien des habitants dont il a sollicité l'esprit d'endurance, Belfort résiste à 103 jours de siège dont 68 de bombardement intensif (environ 400 000 obus tirés, 4700 tués). L'armistice est signé le 28 janvier, mais Belfort en est exceptée et continue la lutte.

Ce n'est que le 13 février que la garnison cesse le feu, sur l'ordre du gouvernement français. Le 17 février, elle quitte la ville. Partout sur leur chemin, Denfert-Rochereau et ses soldats sont accueillis triomphalement par la population.

Le Colonel a attribué la pleine réussite de sa résistance à trois causes : la défense des positions extérieures, l'application de nouvelles méthodes à la mise en action de l'artillerie et la discipline. Denfert-Rochereau a pris directement sous ses ordres les officiers les plus compétents et les a placés aux postes stratégiques. Belfort restera donc française malgré la perte de l'Alsace. De la résistance des soldats du colonel et de la population belfortaine est donc né l'actuel Territoire de Belfort.





Mis en disponibilité dès le 28 avril 1871, le colonel se tourne ensuite vers une carrière politique. Élu député de la Charente-Inférieure en 1871 aux côtés de la Gauche républicaine, puis député du VI^e arrondissement de Paris, il devient questeur de l'Assemblée. Il siège avec les députés de l'Union républicaine et se consacre essentiellement aux questions militaires. Mais dès 1876, il fait valoir ses droits à la pension de retraite. Le colonel ne sera donc jamais récompensé à sa juste valeur ; sa carrière militaire est interrompue trop tôt, ses opinions républicaines et son prestige militaire déplaisant aux chefs de l'armée de 1870. Le 11 mai 1878, le colonel meurt subitement d'une bronchite, à l'âge de 55 ans.

La guerre de 1870 et les polytechniciens

De nombreux polytechniciens tombent au champ d'honneur pendant la guerre de 1870, les élèves des promotions présentes à l'École comme leurs aînés des promotions précédentes. Certains deviennent de véritables héros.

Au Panthéon, une plaque rend hommage aux militaires « armées de terre et de mer qui en 1870-1871 ont sauvé l'honneur à la France ». Sont cités cinq militaires dont deux polytechniciens : trois généraux dont Faidherbe (X 1838) et deux colonels dont Denfert-Rochereau (X 1842).

Faidherbe est surtout connu pour sa carrière coloniale : Algérie, Guadeloupe, Sénégal. Il est Gouverneur de la colonie (1854-1865), chargé du génie et des ponts et chaussées.

Pendant la guerre de 1870, il se met à la disposition du gouvernement de la défense nationale. Gambetta lui confie le commandement de l'armée du Nord. Il emporte les victoires à la Bataille de Pont-Noyelles et à la Bataille de Bapaume (1871). Après l'armistice, il est élu à la Constituante, député du Nord, dans les rangs du parti républicain. Sénateur en 1879, il s'oppose au boulangisme.



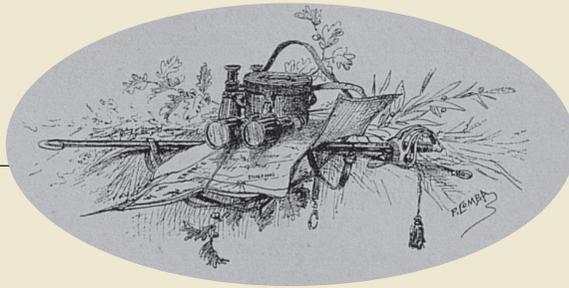
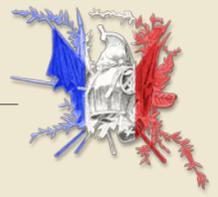


Denfert-Rochereau *un militaire républicain oublié de l'histoire*

À l'opposé de cet hommage appuyé à deux militaires impliqués dans le conflit de 1870, citons un autre polytechnicien au destin atypique et tragique : Rossel (X 1862). Issu d'une famille protestante et républicaine, il est confronté au siège de Metz qui met son talent de stratège et son esprit critique à rude épreuve. Il offre alors sa compétence militaire à la Commune de Paris. « Délégué à la guerre », mais en désaccord avec les chefs du mouvement, il démissionne. Arrêté par les Versaillais, traduit en Conseil de Guerre, il est fusillé. Les pétitions, les appels de tous les notables protestants à Thiers (qui voulait faire un exemple), n'ont pas suffi à obtenir sa grâce.

Ces polytechniciens résistants et fidèles jusqu'au bout à leur engagement militaire dans la tourmente d'un même conflit vivront des destinées bien différentes. Faidherbe était déjà reconnu par ses pairs pour son rôle aux colonies, Rossel paiera de sa vie son intransigeance pendant la Commune de Paris et Denfert-Rochereau connaîtra l'amertume de ne jamais être nommé général alors que le siège de Belfort dont il est l'artisan sera unanimement salué.





*Livret d'accompagnement
de l'exposition Denfert-Rochereau
Un militaire républicain oublié de l'histoire*

*Remerciements :
Nous adressons nos plus vifs remerciements
à Jean-Paul Denfert-Rochereau arrière petit-fils
du colonel pour les prêts d'archives et de souvenirs
de son illustre ancêtre polytechnicien.*

